



**HAL**  
open science

## Quelques remarques sur les enjeux de méthode dans la recherche sociologique sur le Brésil

Christophe Brochier

► **To cite this version:**

Christophe Brochier. Quelques remarques sur les enjeux de méthode dans la recherche sociologique sur le Brésil. *Le Brésil comme laboratoire pour les sciences sociales*, L'Harmattan, pp.216, 2013, 978-2-336-29903-7. halshs-00847183

**HAL Id: halshs-00847183**

**<https://shs.hal.science/halshs-00847183v1>**

Submitted on 22 Jul 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Publié dans :

*Le Brésil : un laboratoire pour les sciences sociales*, (Guillaume Leturcq, Frédéric Louault, Teresa Marques, coordinateurs), Paris L'Harmattan, 2013, p. 13-19.

## **Quelques remarques sur les enjeux de méthode dans la recherche sociologique sur le Brésil**

**Christophe Brochier<sup>1</sup>**

Ce colloque constitue une occasion assez rare de rassembler des spécialistes du Brésil venus des différentes disciplines des sciences sociales. En tant que sociologue, il ne m'est pas possible de prétendre proposer un point de vue introductif à l'ensemble des enjeux méthodologiques liés à nos différentes recherches. Je me bornerai donc à parler de la sociologie en pariant que certaines dimensions soulevées intéresseront aussi géographes, politologues, ethnologues voire historiens. Cela ne signifie pas que la tâche soit aisée car bien des points peuvent être débattus concernant les problèmes méthodologiques de l'étude sociologique de ce pays. Il ne peut s'agir dans ce colloque de les évoquer tous ; échanger certaines de nos expériences semble un objectif plus atteignable. Pour faciliter ce dialogue je souhaite dans ce texte dégager quelques enjeux, quelques chances et quelques défis d'une réunion de ce type.

Premièrement nous pouvons, je le crois, nous féliciter que ce soit une réunion française. La France en effet a une longue tradition de collaboration intellectuelle avec le Brésil. Elle a non seulement participé à l'essor des sciences sociales au Brésil mais a aussi fourni depuis le début du XXe siècle des *brésilianistes* qui ont contribué à mieux faire comprendre ce pays. Il y a une tradition d'études brésiliennes en France et il est important que de jeunes chercheurs la poursuivent et la rénovent. Un pays aussi vaste et complexe que le Brésil a besoin de regards extérieurs et il est bon que les Français contribuent à cet examen. Ils peuvent apporter un mélange de compréhension bienveillante et de regard critique fondé sur une compatibilité culturelle et intellectuelle. Bien sûr, en matière d'examen extérieur, le défi à relever serait de proposer une réflexion conjointe avec nos collègues américains. Les *brésilianistes* ont encore trop tendance à travailler séparément sur une base nationale voire locale.

Nous pouvons également nous féliciter dans le cadre de ce colloque du choix du sujet. Parler scientifiquement du Brésil ne peut constituer une avancée si nous n'essayons pas de clarifier les enjeux de méthodes : quelles approches pour quels thèmes ? Quelles manières d'enquêter pour quels résultats ? Ce colloque ouvre ou rouvre timidement un chantier à la fois immense et prioritaire. Prioritaire car à mon sens les procédures de recherche sont globalement négligées par les sociologues brésiliens. Il y a beaucoup de recherches qualitatives au Brésil mais peu de réflexions sur les limites et les portées des formules de recherche utilisées. L'une des raisons est qu'historiquement l'on a plus cherché dans les grandes universités à développer des approches théoriques de l'utilisation des données que des modes vraiment efficaces et sûrs de construction de ces données. La France n'est pas totalement étrangère à cet état de fait. Les premiers sociologues français de l'Université de São Paulo (Paul Arbousse-Bastide et Roger Bastide notamment) ont insisté auprès de leurs étudiants sur la différence entre méthode et technique. Le premier terme renvoyait aux grandes approches du type fonctionnalisme ou dialectique marxiste, sujet capital à l'époque qui reléguait le deuxième à une position secondaire : la façon de conduire les enquêtes. Un peu plus tard, dans les années 1960, au moment où les Américains produisent une réflexion de premier ordre sur les aspects épistémologiques mais aussi concrets des enquêtes, l'influence de la première école de Chicago s'étiolle et l'attention qui est portée aux idées américaines faiblit au Brésil. Dans ce contexte, c'est la procédure d'enquête la plus superficielle et la moins chronophage qui s'est logiquement imposée : l'entretien formel. La domination de l'entretien est aujourd'hui si marquée que de nombreux thésards brésiliens considèrent l'équivalence entre « terrain » et « entretiens enregistrés » comme allant de soi. On fait donc beaucoup

---

<sup>1</sup> Sociologue, université Paris 8, Saint-Denis, Laboratoire CREDA (IHEAL)

d'entretiens parfois dans des conditions peu propices et l'on tâche ensuite d'en tirer des analyses qui parfois dépassent les possibilités des matériaux recueillis. Dans ce domaine se fait sentir l'absence d'une réflexion d'ampleur suffisante sur les problèmes et les limites de ces formules de recherche à la manière de celle proposée par Irwin Deustcher (1973) à la fin des années 1960 aux Etats-Unis.

L'une des remarques préalables à notre échange d'expériences sur la recherche au Brésil pourrait donc être que la sociologie du Brésil a besoin d'améliorer ses procédures de recherche, et cela dans plusieurs domaines. Tout d'abord, concernant le choix des sujets. Faire avancer la connaissance que nous avons du Brésil passera forcément par une politique consistant à éviter les sujets galvaudés ou surétudiés, comme les sujets de peu d'importance mais d'accès facile. De grandes parties de la société brésilienne restent mal connues et doivent constituer nos priorités. Il convient ensuite de mieux prendre en compte la diversité géographique du pays. La tentation d'étudier « le Brésil » en ne décrivant que l'un de ses parties est toujours présente pour les chercheurs travaillant seuls ou en petites équipes ; or comprendre les évolutions du pays passe forcément par une juste évaluation de la représentativité géographique de nos études. Ce problème n'est finalement qu'un avatar de celui, plus gênant de l'échantillonnage, particulièrement épineux dans les recherches qualitatives. Le troisième domaine vers lequel nos efforts peuvent se concentrer est celui du recentrage sur les faits au détriment des « représentations ». La pratique des enquêtes par entretiens ajoutée à une préférence marquée des sociologues (en particulier en Amérique latine) pour les idées ainsi que la prégnance d'une mode tenace de valorisation de la « parole » et du « vécu » ont tendance à donner beaucoup de place dans les travaux empiriques à cette chose un peu vague que sont les « représentations ». Il en découle un problème sérieux : beaucoup de recherches ne décrivent pas ce que les gens font mais ce qu'ils disent, ce qu'ils disent qu'ils font, leurs « idées » ou les interprétations des sociologues au sujet de ce que signifient ce qu'ils disent ou pensent. Bref, on s'éloigne de la sorte de ce qui constitue le cœur des sciences sociales : décrire au lecteur la façon dont la société fonctionne concrètement. Enfin, un dernier chantier de travail pour notre réflexion pourrait consister dans une application à discuter voire mettre à distance les schémas idéologiques ou théoriques « prêts à l'emploi ». Ce conseil a un intérêt renforcé dans l'étude des pays d'Amérique latine dans la mesure où les sociologues locaux sont très influencés par les idées venues de l'extérieur (par exemple Bourdieu après Marx ou Foucault) sans assez vérifier les conditions de leur transférabilité et par le fait que les sociologues européens ou américains peuvent être tentés d'utiliser des terrains brésiliens pour valider leurs modèles construits à partir de leur propre société (qu'on songe par exemple aux études sur les femmes, les « minorités », ou à la sociologie de l'école).

En matière de méthodes, un autre grand intérêt de ce type de colloque peut être à mon sens celui de permettre de discuter de l'observation comme pratique de recherches. Pour de nombreuses raisons, y compris celles que je viens d'indiquer, il me semble que les études brésiliennes auraient tout intérêt à développer les approches par observation directe et participante. L'observation permet en effet de recueillir en grandes quantités des descriptions précises et complètes sur une vaste gamme de comportements et de phénomènes, ce qui présente l'avantage d'ouvrir de nouvelles pistes et de favoriser les découvertes. Pour le jeune sociologue de terrain, l'observation oblige aussi à négocier une insertion de longue durée dans un monde social souvent différent du sien. En se fondant sur des phénomènes constatés personnellement et donc distincts des simples déclarations, cette approche de la recherche permet plus facilement de sortir des sentiers battus et de s'écarter des idées reçues. Or, comme dans d'autres pays, cette formule de recherche est peu utilisée ou pas assez complètement au Brésil, pays où les approches qualitatives n'ont pas perdu pied face aux statistiques. Pourtant, à la différence de la situation dans d'autres pays du continent, l'observation a une longue histoire au Brésil. Il peut être utile d'en dire un mot.

Dans les années 1930-1940 au moment où débutent les études de sociologie empirique, ce sont des chercheurs américains ou formés aux idées américaines (Donald Pierson et Emilio Willems par exemple) qui l'emmènent dans leurs bagages au Brésil, après les ethnologues allemands. A São Paulo, en particulier on va faire des études de communauté dans le style de Robert Redfield ou de Lloyd Warner. On s'appuie pour se faire sur une insertion de longue durée, le contact direct avec les habitants, le recueil de toutes les informations disponibles. Et les résultats obtenus sont passionnants : la vie des bourgades se révèlent à partir de données solides et de première main parmi lesquelles peu ou pas de développement sur les « représentations ». Les intentions théoriques sont quasiment absentes de ces recherches descriptives mais on les trouve en revanche dans les premières études sur les relations raciales, notamment celles de Pierson (1942) ou de Oracy Nogueira (1962). Là, des observations méthodiques sur plusieurs années permettent de façon convaincante de proposer des

schémas d'interprétations ambitieux sur une question sociologique précise. Pendant ce temps, à Rio, l'ethnologue Charles Wagley se charge de faire connaître les méthodes de l'enquête de terrain et écrit une étude désormais classique sur la vie dans une bourgade amazonienne (Wagley, 1957). Entre la fin des années 1930 et le début des années 1960, il existe donc bel et bien une tradition américano-brésilienne de recherches sociologiques fondées sur l'observation et qui a produit des études excellentes, bien qu'aujourd'hui relativement oubliées. Les jeunes chercheurs brésiliens et français pourraient fort bien se replonger dans ces exemples du passé pour trouver la réponse à certains problèmes méthodologiques qui se posent aujourd'hui. Malheureusement, cette sociologie « enracinée », proche du terrain, modeste dans ses objectifs mais préoccupée de la solidité des données a du combattre et aura encore à s'imposer face à la volonté de « théoriser » le Brésil à coup de synthèse ambitieuses et engagées (comme les études de Florestan Fernandes) ou contre celle, presque opposée qui consiste à aller vite et publier des études rapides et superficielles fondées sur l'interprétation de quelques entretiens. A partir des années 1960, au Brésil, l'influence américaine s'étiole, l'observation décline, les études politiquement engagées ou tournées vers le développement se font plus nombreuses alors que la sociologie est dominée par Florestan Fernandes. Même l'anthropologie est gagnée par la vague des études par entretiens qui s'est imposée après le livre de Bastide et Fernandes sur les relations raciales à São Paulo (Bastide et Fernandes, 1955).

Réfléchir sur le passé et le destin de l'observation est à mon avis un bon moyen de mettre en perspective la relation entre les objectifs, les institutions et les méthodes de la sociologie à un moment donné de son histoire. Dans certaines situations de domination institutionnelle ou idéologique l'observation peut être particulièrement menacée, alors que ses apports potentiels restent très grands. Au Brésil, depuis les années 1980, les questions de marginalité urbaines et la volonté de comprendre les sous-cultures des groupes sociaux des grandes villes ont quelque peu relancé cette manière de procéder. On ne peut que s'en réjouir à condition de ne pas cantonner les possibilités de cette approche à ce type de sujet. L'observation directe et l'observation participante sont utiles à presque tous les types de recherche, aident à former les jeunes chercheurs et aident à poser quelques questions essentielles sur l'adéquation de nos modes d'enquête avec nos objectifs.

Quelles sont ces questions que l'on peut se poser ? Sans prétendre en aucune façon résoudre ou faire le tour des problèmes, je prendrai ici la liberté de proposer en quelques lignes certaines pistes. La première concerne la différence entre observation et entretiens et la discussion approfondie des possibilités et des limites de ces deux formules de recherche dans le contexte brésilien. Si l'on veut améliorer la qualité de nos enquêtes il faut, à mon sens, envisager les limites de l'approche choisie *a priori*. Cela signifie que l'on doit clairement reconnaître avant de commencer que certains types d'informations sont inaccessibles par certaines voies. Il s'agit alors d'en tirer conséquence et de modifier soit nos objectifs soit nos méthodes. Trop d'enquêtes continuent malheureusement à surinterpréter des matériaux incapables de nous faire parvenir aux conclusions désirées.

Une deuxième piste serait de méditer sur la différence traditionnellement acceptée entre « méthode » et « technique ». Ainsi l'observation et les entretiens sont considérés comme des techniques. Mais les différentes phases et étapes d'une recherche sont elles aussi indépendantes que cette idée le suppose implicitement ? L'examen de l'histoire de la sociologie ne montre-t-il pas que le choix d'un sujet, les questions qu'on lui pose, les données qu'on obtient, la façon dont on les manipule, la manière que l'on choisit pour convaincre le lecteur sont au moins en partie liées au point que certaines combinaisons sont beaucoup plus courantes que les autres ? L'idée que je propose est de réfléchir à la possibilité que les méthodes et les techniques sont en fait des ensembles liés à des parcours biographiques, des écoles de pensées, des époques, des modes de formation. Si cette chose correspond à la réalité alors on pourrait avoir intérêt à envisager nos manière de procéder en prenant le processus de recherche dans son entier et en y incluant des éléments regardés d'habitudes comme non liés.

Une troisième piste pourrait être de réfléchir à la question, toujours d'actualité au Brésil, des terrains difficiles. J'entends par là que si une partie des domaines d'enquête sont assez courants et ne demandent qu'un surcroît d'imagination pour livrer leurs secrets, il en va autrement pour d'autres, peut-être les plus intéressants. Ces terrains ne sont pas forcément dangereux (le monde des trafiquants n'est sans doute pas aussi plein de révélations sociologiques que la presse veut bien nous le faire croire), mais il peuvent être fermés. Je pense par exemple aux administrations, aux bureaux des cadres, aux cabinets des médecins, aux salles de réunions des hommes politiques. Il est probable qu'au fur et à mesure que le Brésil voudra résorber sa part d'archaïsme ou de brutalité, intolérable aux yeux des observateurs européens ou américains, les mondes sociaux qui laissent le mieux voir ces aspects se

fermeront. Par ailleurs la difficulté peut venir des chercheurs tout autant que des autochtones : un terrain peut être difficile car long et exigeant une participation à des activités pénibles ou dans des endroits difficiles d'accès. Comment dès lors, si cette intuition est correcte, aborder ces « terrains difficiles » ?

Une quatrième piste pourrait concerner l'exploration des problèmes liés aux différences culturelles entre enquêteurs et enquêtés. Il s'agit bien sûr d'un sujet aussi ancien que la sociologie d'enquête, mais pour les recherches brésiliennes, il est crucial. Ces différences sont celles qui séparent les étrangers des autochtones, les classes moyennes des classes populaires, les pratiquants de métiers qui se connaissent mal, les gens qu'un parcours de vie sépare, etc. En ce domaine, il n'est peut-être pas de pire piège que celui venant de la sensation artificielle et trompeuse de proximité qui peut apparaître après quelques semaines d'enquête. Connaît-on vraiment les gens si différents sur qui on enquête ? L'amitié dont on est fier d'avoir amorcé les premiers liens a-t-elle vraiment le sens qu'on lui prête ? Quelles conséquences peuvent avoir l'inévitable altérité, la distance sociale, les références culturelles incompatibles alors même qu'on croit les avoir gommées ? Sans doute la mode actuelle des questions déontologiques et éthiques a-t-elle relégué en deuxième position ces dernières, moins neuves mais si délicates. S'il est indispensable de respecter les gens que l'on étudie, le premier des égards ne reste-t-il pas de s'assurer que l'on se donne les moyens de les comprendre ? Cela signifie bien sûr que l'on doit ranger de côté ses préjugés sur les autres mais également, on l'oublie parfois, ses préjugés sur soi-même, au rang desquels sa capacité d'empathie, la banalité ou la gentillesse de notre action, la désirabilité de notre présence, etc.

\* \* \*

Pour conclure et afin de ne pas dépasser l'espace qui m'est imparti, ce texte n'a pas prétention à être un programme. Il ambitionne simplement de laisser apercevoir la diversité et la complexité des débats que nos discussions peuvent faire émerger. L'enjeu essentiel, bien sûr n'est pas de se féliciter ou de se regarder faire les uns les autres par simple satisfaction de soi ou par désir de critique mais de trouver différents moyens par différents canaux de réflexion de constituer des données plus sûres, plus complètes, plus révélatrices et d'être capables d'en tirer le meilleur profit. Pour cela, il nous faudra sans aucun doute intégrer à nos discussions les débats méthodologiques généraux que la littérature sociologique (en France mais aussi aux Etats-Unis) a proposé depuis plusieurs dizaines d'années. Mais on pourra également procéder à l'inverse et regarder dans quelle mesure les *brésilianistes* ont des suggestions à faire aux méthodologues. Dans ce domaine le dialogue entre les différentes sciences sociales est peut-être un catalyseur d'idées. Ce colloque dans lequel on trouvera des éléments concernant notamment l'accès au terrain, les relations avec les enquêtés et l'usage des différents types de données peut constituer une opportunité pour cela.

## Références

- Bastide, Roger ; Fernandes, Florestan. 1955. *Branços e negros em São Paulo. Relações raciais entre negros e brancos em São Paulo*. São Paulo : UNESCO.
- Deutscher, Irwin. 1973. *What We Say/What We Do*. Glenview, Illinois: Scott, Foresman and Co.
- Nogueira, Oracy. 1962. *Família e comunidade: um estudo sociológico em Itapetininga*. Rio de Janeiro : Centro Brasileiro de Pesquisas Educacionais.
- Pierson, Donald. 1942. *Negroes in Brazil : a study of race contact at Bahi*. Chicago : University of Chicago Press.
- Wagley, Charles. 1957. *Uma comunidade amazônica*. São Paulo: Companhia Editora Nacional.